

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	40 (1902)
Heft:	14
Artikel:	Porquiè la Fanchette aô serget sè rémaryiè : (patois du Gros-de-Vaud)
Autor:	Chambaz, Octave
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-199292

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'ai trouvé, là aussi, matière à observation. Se doute-t-on toujours des dessous de notre société brillante, laquelle, comme les jolies femmes, aime à sauver au moins les apparences? Que de misère, mon Dieu! On reste étonné lorsqu'on se donne la peine d'aller au fond des choses.

Ainsi, tenez, je vis entrer, un jour, une femme âgée chez « ma tante ». Elle s'écroula sur un banc, dans l'attitude humble et résignée de tous les naufragés de la vie. Elle offrait un instrument sur lequel on consentait à lui prêter une modique somme.

Et comme l'employé éprouvait quelques doutes, il demanda, étonné de voir un tel instrument en de si vieilles mains:

— Cet objet est bien à vous, je suppose?

La femme eut un geste indigné.

— Certainement!... Il est à ma fille, nous vivons ensemble.

Obligée de donner son nom, elle hésita, puis donna son nom de fille, dans la honte de se voir inscrite dans ce maudit registre, préférant, la pauvre femme, dans son trouble, s'entendre dire — Mademoiselle — vivant avec sa fille, plutôt que de livrer son véritable état civil. Et toute cette comédie pour quelques francs.

Entre une autre dame qui se trouble en voyant une connaissance. Elles s'abordent, cependant, comme deux personnes que le même malheur rapproche.

Et tandis que l'employé remplit un formulaire, j'entends le dialogue suivant. La vieille dame fait le poing en disant, tout bas, à son interlocutrice :

— Si vous saviez ce que je suis colère! — Voilà la troisième fois que je viens ici pour un maudit pensionnaire qui n'a jamais un sou. Et il faut que je lui fasse ses détestables commissions:

— Pourquoi le faites-vous?

— Sans doute, je suis bien trop bonne; je cours le risque de rencontrer ici des connaissances, qui penseront toutes sortes de choses qui ne sont pas.

— C'est fort ennuyeux, en effet!

— Aussi, c'est la dernière fois que je le fais... Et pensez qu'on avait l'air de me prendre pour une voleuse, en me demandant si cet objet m'appartenait... C'est ça qui est humiliant!

— Ma foi oui... Voyez-vous, ma chère dame, chacun a ses petits ennuis; moi, je viens retirer des choses qu'on m'a volées, il y a quelque temps; après les avoir cherchées partout, j'ai appris qu'elles étaient ici... Pensez donc, si l'on peut...

La vieille dame s'en alla, comme elle était venue, affaissée dans son châle de vieille pauvre, heureuse, au fond, d'avoir excusé sa présence aux yeux de l'autre. Et, en regagnant son logis, elle pensait, non sans une pointe de méchanceté:

— ... Ici, cette dame-là!... Et ça ne vous sauve même pas en rue! C'est ça qui va lui rabattre sa fierté!... Heureusement qu'elle ne se doute pas que j'y suis venue pour moi!...

CH. GAB. MARGOT.

Porquiè la Fanchette aô sergent sè rémaryiè.

(Patois du Gros-de-Vaud.)

Ai-vo oyu dere que la Fanchette aô sergent volhiavè sè rémarià? et avoué lo tambou, onco. Parez que lè veré. L'hussié a teri l'oroblie à mon bouébo, stu matin, quand lè z'a peindu, po que s'in rassovignè. Yin cognaisso cauqués z'on que volhian avai daô mau dè s'in ravai, dè cliaque.

Assebin, coui l'arai sondzi? La Fanchette que seimbyavè tant désolayie, l'aoton passâ, quand lo sergent est moo; que ne botsivé pas

dè tschurlà dzor et né, qu'on l'oïessai du dézo laô fenitrè, et qu'à l'avi que vayaï cauquon saillyessai vito son motschaô dè catsette po sè panâ le ge et fasai in sè lameintin: Aeh! mon Vito, mon pourro Vito! S'pire lo bon Diu m'aval fê la charitâ dè mè prindre avoué li!

Et cein que l'a répondou à Féli dè la Crai (on vilhou volet, avoué coui lè zua aô catsimo, et que la guegnivè bin prau din ci teimps) — et cosse ne l'ai a pas mé dè quinzè dzo — que coudessai dinche l'ai dere po la réviqualà: « Fanchette, faut té fère ona rézon, n'a pas pliorà on répé à n'on'autro. Te vaô tè boulrâ lou fédzo. Saret tristo à te n'âdze, quand on a kazu adi totè sè deints... Allein! tè faut répringre coradzo!... Pu, te sâ, on a z'âo zu vu d'ai z'hommo... et d'ai fennés, dè cinquant'ans et mé (la Fanchette approuvâs d'ai soissântè) férè onco babelylò mo menstre!... Mimamein...»

— Te possibly aô mondo, Féli, quié dis-tou quie? Sté pliy, kais'tè... Te ne paô pas savai cein que lè, tè... On homme quemin lo sergent!... jamé, na, jamé ne pori... Ah! ouais!... Aô bin fudrai... Ah! na... Aeh! se Vito no z'oïessai?... Pu s'iré remesse à ployrâ quemin on infant.

Cein que m'ebayiè lou mé lè que volhiè lo tambou. On carnassier dè vévo qu'a boulrâ sa fenna à petit fû (se l'in a vu la pourra Lisette! et que dai sè trovâ ben'irausa, ora, aô cemete... tiro ne pleye rin oûrè). Preindré lo tambou! Ona tsaropa, on minna-mor, qu'a atan dè dévallès qu'on tsin dè pudzés et que n'a rin dè bon que lo pétro et la lingua, so dit sa ballachéra que ne paô ni le vaire ni le cheintre. Qu'a douù frâre aô chalvei, ona chéra à la tsardze dè la kemouna, et (hélâs! mon Diu, lè pourro bouébo ne savan pas qu'le l'aférè) ona beinda d'infants qu'an ti meilliaô appétit lè z'on que lè z'autro.

Na, ne comprigno pas la Fanchette, et l'a daô bounheit dè n'îtrè pleyqua dzouvena (oi, ma fa!) sin quiet fudrai preindré d'ai z'ourcilyiè et l'ai lèvâ sa rôba. Li, qu'a été felhie solletta, qu'avai prai lo sergent damachein que l'étai on'valet tot solet assebin, que n'a jamé nion zu panâ que sa pouponna, qua on dominnou franc et qu'de bouna mézon... pouai s'acouquelhi avoué clyâ cassibraillie?... Lè bré mè tsizan, vaidé-vo! Octave CHAMBAZ.

(La fin degando que vint.)

Encore les décorations.

Le soldat Grognuz vient d'écrire au Département militaire fédéral la lettre suivante:

« Je suis titulaire d'une plaque sur laquelle on lit: *Commissionnaire autorisé*. J'aime à croire qu'elle ne rentre pas dans la catégorie des distinctions visée par votre circulaire, non plus que le grand cordon que je tirais lorsque j'étais concierge à Paris.

» J'ai obtenu, en outre, une médaille de sauvetage pour avoir arrêté un cheval-vapeur emporté dans le détroit de Gibraltar. Ne voulant pas susciter des difficultés diplomatiques à mon pays en retournant cet ordre de chevalier à la reine Victoria — qui est, du reste, décédée dès lors — je préfère vous envoyer ma démission de fantassin à la 4 du 8, et vous annoncer que je rentre désormais dans la vie civile.

» Vous pourrez donc faire ramasser mes frusques militaires à mon domicile.

» Croyez que ce n'est pas sans regrets que je quitte cette belle infanterie où j'ai fait toute ma carrière et où j'aurais pu obtenir tous mes grades, si mes supérieurs n'avaient pas nui à mon avancement. »

Pour copie conforme.

Z.

Vie errante.

C'est peut-être une faiblesse, mais ces grandes guimbardes de couleur criarde, peintes en bleu, en jaune, en vert, percées de petites fenêtres, où bohémiens et saltimbancques passent leur vie, exercent sur moi une mystérieuse attraction. En les suivant des yeux, je me prends parfois à envier cette vie errante, mais *libre* et dont le plus grand avantage est de laisser une large part à l'imprévu.

Notre civilisation est trop étroite; à chaque pas on s'y heurte à quelque loi, quelque respect des convenances, sans compter cette herbe folle qui de plus en plus envahit tout et qu'on appelle les impôts. Dans ma roulotte, car j'ai vite fait d'en posséder une en imagination, je suis un véritable autocrate. Au fond, la chambre à coucher; à l'entrée, le salon sur la porte duquel on reçoit les visites: faute de chaises, asseyez-vous sur le marchepied. Ce marchepied vaut à lui seul son pesant d'or; à l'approche de quelque visage ami, vite on le baisse, mais si la visite est importune, plus vite encore on le relève et cela signifie mieux que ne saurait le faire la servante la mieux stylée, le mensonge conventionnel: « Madame est sortie ». Entre l'alcôve et le salon, la pièce utile, cuisine et salle à manger tout à la fois, où je fais cuire, dans le plus profond mystère, quelque poule, salaire de mes dires de bonne aventure, ou des carottes, châpardées au bord d'un champ. Par exemple, ça manque de griez; quant à la cave, une caisse maintenue par une corde sous la voiture la remplace.

Nous voilà prêts pour le départ. Où aller? nord ou sud, est ou ouest? Je m'en rapporte à mon cheval, un petit roux au poil hirsute qui ne se trompera pas, lui. Il ira là où le soleil est le plus gai, les prés les plus embaumés, et il évitera les gendarmes, car la maréchaussée a, pour nous autres ambulants, je le constate les yeux humides, une sympathie très limitée. A chaque rencontre, c'est un rude: « Vos papiers? d'où venez-vous? vos moyens d'existence? »

— Mes moyens d'existence? mais, mon cher Pandore, ils me sont tous bons, pourvu qu'ils unissent à peu de travail, beaucoup de profits. Dire la bonne aventure, égayer d'une chanson les rondes villageoises, découvrir les sources et recouvrir les plaies, pousser même quelquefois le mépris de la fatigue jusqu'à escamoter des œufs et des mouchoirs. N'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour justifier mon droit de vivre, ô gendarme sévère qui, toi-même, n'es heureux que lorsque tu respires la poussière des grandes routes! Et n'est-ce pas délicieux de pouvoir dire comme le disait Sosie à son Sosie: « Mon sort est d'être homme et de parler; je suis maître ou valet, comme il me prend envie; et mes pas me conduisent où j'ai dessein d'aller? » Quand je dis mes pas, c'est une métaphore, c'est ceux de mon cheval qu'il faudrait dire.

ELEONORE BICHELER.

N'y touchez pas!

Aujourd'hui, tout est à l'électricité et ce n'est pas sans raisons que tant de gens se plaignent que nous vivons trop rapidement. Que voulez-vous, il faut courir avec son temps, et puisque c'est maintenant l'électricité qui commande, soumettons-nous. Mais, comme il est toujours bon de savoir à qui on a affaire, voici quelques renseignements bons à rappeler:

Au cours d'une intéressante conférence faite à Londres, dit le *Petit Parisien*, M. A.-P. Trotter, ingénieur-conseil du Board of Trade, dont les fonctions consistent principalement à inspecter les installations électriques urbaines des tramways du Royaume-Uni, a donné de très

